

Le grain des choses : Petit musée du qin, 古琴小博物館

M. Georges Goormaghtigh fut chargé d'enseignement de 1976 à 2008 à l'Unité de chinois de l'Université de Genève. Il a publié de nombreux textes sur la culture chinoise, en particulier sur la musique et sur le qin, un instrument qu'il pratique depuis de nombreuses années. Ce livre, dont nous reprenons ci-après la présentation qui accompagne sa parution, est un vrai bonheur. En des temps où le tintamarre et l'esbrouffe dominent, il est réconfortant de s'y plonger et d'écouter les morceaux choisis dans le CD qui en fait partie intégrante. Ainsi que le formule avec brio M. Patrice Fava dans un bref écrit qui rend hommage à M. Goormaghtigh :

*Qui a encore les cordes du cœur assez sensibles
pour voir la nature se transformer sous ses yeux
au son du qin ou entendre l'assourdissant bruit
d'une cascade dans une peinture de Shi Tao.*

Une vie pour le qin Georges Goormaghtigh, le Bo Ya des temps modernes, Question Chine (www.questionchine.net), 29 novembre 2018.

Afin d'introduire le monde du qin, nous publions également ci-dessous un article écrit par M. Georges Goormaghtigh dans le numéro 2 (septembre-décembre 1991) de Totem, journal du Musée d'ethnographie de Genève. Nous remercions vivement ce Musée d'avoir autorisé sa reproduction dans Ruizhong.

Ce texte n'a pas pris une ride. Il montre la connaissance intime et délicate que l'auteur a de cet univers. Sa modestie dût-elle en souffrir, l'apport de celui qui s'est dédié à cet « instrument des sages » rappellera à celles et ceux qui ont eu le privilège de suivre l'enseignement qu'il dispensait à l'Unité de chinois, sa passion, sa rigueur et son humanité.

—
Gérald Bérout, Président de la Section romande
de la Société Suisse-Chine,
Premier vice-président de la Société Suisse-Chine



Georges Goormaghtigh
**Le grain des choses –
Petit musée du qin**
legraindeschoses.com, Genève
2018
ISBN 978-2-8399-2507-5
Livre et CD
120 p., CHF 39.–

Illustrations de
différentes postures de
la main droite, tirées de
Qinxue rumen, manuel
de qin publié en 1864



Extrait de la présentation du livre

« *Le grain des choses* témoigne de l'impact que peut avoir, en musique, un enseignement traditionnel, lorsqu'il est dispensé par un maître éminent. À travers ce livre-disque l'auteur revient sur son passé et nous livre des souvenirs de ses séjours en Chine, rendant ainsi hommage à son maître, Madame Tsar Teh-yun, musicienne, poétesse et calligraphe remarquable, décédée à l'âge de 102 ans. Il nous fait pénétrer, grâce au CD qui l'accompagne, dans son petit musée du qin où vibrent chaque soir sept cordes de soie.

Poète, calligraphe et musicienne originaire de la province du Zhejiang, Madame Tsar Teh-yun (1905–2007) a longtemps vécu à Shanghai. En 1950, elle s'installe à Hongkong où elle va enseigner l'art du qin, l'antique cithare des lettrés chinois, jusqu'à un âge avancé. Animée d'une formidable soif de musique, Madame Tsar, ou Cai laoshi (maître Cai), comme on l'appelait, a formé à Hongkong plusieurs générations d'élèves à une époque où, en Chine, l'héritage de la culture ancienne était menacé de disparition. Ses élèves transmettent aujourd'hui cet art singulièrement riche et profond, un art grâce auquel on peut, disent ses adeptes, se cultiver soi-même et entretenir son énergie vitale. Pour Cai laoshi la pratique du qin était aussi un moyen de connaissance lui permettant avant tout d'accomplir son humanité. »

Les sociétés d'amateurs de qin

« Ceux qui connaissent
les sons »

Mme Madame
Tsar Teh-yun (Cai
Deyun) en 1975



De Georges Goormaghtigh

Publié en premier dans « Totem »,
Journal du Musée d'ethnographie de Genève
No 2, septembre-décembre 1991

La pratique du qin, l'antique cithare chinoise à sept cordes, instrument de prédilection des lettrés, est souvent présentée dans la poésie classique comme un exercice essentiellement solitaire :

*La lune se lève, les oiseaux sont perchés pour la nuit.
Solitaire, assis dans la forêt vide C'est l'heure où, l'esprit
dispos, Je peux jouer de ma cithare...*

Ainsi débute un poème de Bai Juyi (772–846) qui semble faire écho au fameux quatrain de Wang Wei (701–761) dans lequel le grand poète et peintre se décrit jouant du qin, seul, dans une forêt de bambous, ignoré des hommes, mais en harmonie avec l'Univers.

Cette vision littéraire de la musique de qin comme un art intime et presque secret ne devrait pas nous faire oublier la dimension sociale qu'il a souvent pu prendre en Chine au cours des derniers siècles.

Vu son faible volume sonore et le raffinement de son répertoire, le qin n'a jamais été conçu comme un instrument de concert. Il était le vecteur d'une musique savante et presque

confidentielle réservée à quelques auditeurs privilégiés et surtout à l'ami véritable, « celui qui connaît les sons ». Aussi n'est-il pas étonnant de trouver dans les manuels de qin des listes spécifiant devant quelles personnes il fallait s'abstenir de jouer : « ...devant un barbare, une personne vulgaire, un marchand, un courtisan... ». L'auditeur idéal étant évidemment un lettré ou toute autre personne partageant les mêmes valeurs culturelles et morales : un ermite taoïste par exemple, capable de comprendre l'élévation spirituelle d'une telle musique. Mais, dans un certain sens, c'est également, et avant tout, aux autres joueurs de qin que cette musique s'adresse.

***Un art singulièrement riche
et profond grâce auquel on peut,
disent ses adeptes, se
cultiver soi-même et entretenir
son énergie vitale.***

De même qu'en calligraphie il faut avoir soi-même longtemps manié le pinceau pour capter toute la saveur d'une belle inscription, en musique il faut soi-même jouer du qin pour goûter la subtilité du jeu d'un autre musicien et apprécier pleinement le caractère particulier de sa formulation mélodique. De cette écoute attentive naît le plaisir musical et de là vient, chez les amateurs de qin, ce besoin de se rencontrer régulièrement, de s'écouter les uns les autres, de comparer les interprétations et d'échanger des expériences afin de vivifier leur passion commune. Pour faciliter ces rencontres, les musiciens se regroupent en « sociétés d'amateurs de qin », qinshe, qui se chargent d'organiser des rencontres appelées « réunion de qin », qinhui, ou encore « réunions élégantes », yaji. Elles peuvent être occasionnelles ou avoir lieu à date fixe, une fois par mois par exemple.¹

Ces réunions ont d'habitude un caractère informel. On y sert du thé et des friandises sans faire de cérémonie. L'atmosphère est très détendue mais dès qu'un musicien joue, c'est un grand recueillement qui s'installe. Les mélodies sont jouées en solo ou à plusieurs instruments à la fois ; l'exécution est parfois suivie d'un petit mot d'approbation des aînés, rarement d'applaudissements. Ces rencontres sont aussi l'occasion d'étudier et de comparer telle ou telle partition, d'examiner et d'admirer différents instruments anciens, d'échanger des idées, de se tenir au courant de la situation de chacun, enfin, parfois, de

composer des poèmes com mémoratifs, car on aime laisser une trace écrite de ces réunions. Une sorte de journal de bord est d'ailleurs mis à jour à l'issue de chaque rencontre : y sont inscrits le lieu, la date de la réunion, la liste des participants, le titre des mélodies jouées ainsi que le nom des interprètes.

Si nous ne possédons que des informations parses sur l'activité de ces sociétés dans la Chine impériale, nous sommes beaucoup mieux informés sur l'époque républicaine, grâce notamment à un document paru en 1937, le Jinyuqinkan. Cet ouvrage, dont le sous-titre est « Publication spéciale sur l'étude du qin », fut publié à Shanghai par des membres de la société d'amateurs de qin de cette ville, la Jinyuqinshe, une des associations les plus actives à l'époque. L'ouvrage comprend de nombreux articles savants sur le qin, en particulier des documents historiques sur Yan Cheng (1547-1625), grand maître et fondateur de l'école de qin de Yushan dont se réclamaient les membres de la société shanghaienne, mais aussi des informations très précieuses sur les autres sociétés actives en Chine dans les années trente.

On y trouve ainsi les photos de groupe des membres des sociétés d'amateurs de qin de Pékin, de Nankin, de Changsha, de Taiyuan, de Yangzhou, de Suzhou et de Shanghai, et des comptes rendus de diverses réunions importantes rassemblant souvent plusieurs dizaines de membres. La date et les conditions atmosphériques du jour de la réunion sont d'habitude indiquées (suivant en cela une tradition qui remonte à l'une des plus célèbres réunions littéraires de l'histoire chinoise, celle du « Pavillon des orchidées » qui eut lieu le troisième jour de la troisième lune de l'année 353 et fut admirablement relatée par le grand calligraphe Wang Xizhi (321-379), la liste des participants est, bien entendu, toujours fournie ainsi que celle des morceaux joués en groupe, en solo ou avec l'accompagnement de la flûte droite xiao, le nom des instruments précieux,

Page titre du
Qinxue rumen,
manuel de qin
publié en 1864.



¹ Dans son ouvrage sur le qin, *The Lore of the Chinese Lute*, paru à Tokyo en 1940 et réédité en 1968, R.H. Van Gulik propose une intéressante analyse du terme « sociétés d'amateurs » qu'il traduit par « communauté spirituelle » et qu'il compare aux sociétés d'amateurs de chrysanthèmes jushe et de livres anciens guhuanshe, très en vogue en Chine à la fin des Ming (1368-1644).



Zha Fuxi (1895–1976)
grand musicien et érudit

anciens ou modernes, amenés par les membres de la société est aussi indiqué, parfois même le type de repas auquel sont conviés les participants à l'issue de la réunion, sans oublier le texte complet des poèmes rédigés à l'occasion de la rencontre. Le Jinyuqinkan fournit encore la liste de 223 amateurs de qin, indiquant leur nom, leur âge, leur lieu d'origine, leur profession et leur adresse. Cette première liste est complétée par une deuxième, plus détaillée, de 95 musiciens de renom, donnant leur nom et surnom littéraire, l'école de qin à laquelle ils appartiennent, les instruments et les manuels de qin en leur possession, leurs mélodies préférées, leurs publications et leur passe-temps favori. On apprend ainsi qu'une majorité de ces amateurs de qin se définissent comme des lettrés ru, c'est-à-dire des intellectuels confucéens et que beaucoup d'entre eux sont étudiants ou enseignants. D'autres ont un poste dans l'administration civile ou militaire, tout comme les mandarins de la Chine impériale. Plus rares sont les commerçants et les hommes d'affaires, catégorie traditionnellement méprisée par les confucéens.

Grâce à ce document on peut se faire une idée précise des goûts de tout un pan de la société chinoise. La rubrique intitulée «autres arts pratiqués» est à cet égard très instructive : outre la pratique de différents instruments et du chant classique de l'opéra kunqu, on retrouve en première place, la peinture chinoise, la calligraphie et la poésie. Viennent ensuite les arts martiaux, le jeu de go, la médecine traditionnelle, la divination et la lutherie. La rubrique «passe-temps favoris» est tout aussi révélatrice : en bonne position se trouvent, souvent associés,

Une majorité des amateurs de qin se définissent comme des lettrés « ru », c'est-à-dire des intellectuels confucéens.

l'amour des fleurs et les plaisirs du vin. Les joies de la flânerie et la discussion chan (zen) sont également mentionnées, ainsi que la collection de peintures anciennes et d'antiquités, sans oublier la culture des chrysanthèmes, l'élevage des poissons rouges, des oiseaux chanteurs, des criquets et des tortues ou encore l'entretien des bonzai, la plantation des bambous, la dégustation des thés, le lancement des cerfs-volants, la bibliophilie, l'équitation et la photographie. Pour citer un cas précis, prenons par exemple le questionnaire rempli par Zha Fuxi (1895–1975), un des membres proéminents de la société Jinyu de l'époque, qui, après avoir étudié l'art militaire, la politique et le commerce, occupait alors une charge dans la fonction publique. Il nous révèle que ses mélodies préférées sont deux chefs-d'œuvre du répertoire de qin : « Le chant du pêcheur » et « Les nuages se reflètent sur l'eau des rivières Xiao et Xiang » et

